

Studia Romanica Posnaniensia 42/3 (2015): 159-173
Adam Mickiewicz University Press
Received: 27.02.2014 / Accepted: 3.07.2015

DOI: 10.7169/strop.2015.423.010
ISSN 0137-2475, eISSN 2084-4158

Proust est-il un philosophe ?

Is Proust a philosopher?

Luc Fraisse

Université de Strasbourg

Abstract

Different philosophers pondered on Proust's novel, including those who formulated a subtle hypothesis that philosophical thought that emerged from the novel went beyond the passages of philosophical character that could be found in Proust's work. It is difficult to determine precisely Proust's approach towards the novel which he, alternately, favors or disdains. A hypothesis has been formulated that *In Search of Lost Time* shapes the fiction in the style of Shelling's and Schopenhauer's philosophy; it is pointed out that the novelist developed a kind of rivalry between him and his second cousin Bergson. Proust received a thorough education in philosophy yet philosophy is only present in his novel in an anecdotal form. The debate that he starts between idealism and philosophical realism in his prose takes the form of a discussion between symbolism and naturalism. The reconstruction of Proust's philosophical culture leads to the observation that it is, without a doubt, significantly influenced in different ways by two philosophers: Leibniz and Kant. Still, the writer does not admit to being impacted by any particular thinker; therefore, his narrator's line of thought is constantly changing in such a way that any school of philosophical thought that appears in the novel is present only for a short while.

Keywords: Proust philosopher, *La Recherche du temps perdu*, Philosophy in the novel

De nombreux philosophes ont pris l'habitude de consulter Proust – notamment les passages du cycle romanesque sur la mémoire : dans le patrimoine occidental, la triade formée par Saint-Augustin, Bergson et Proust est devenue canonique ; d'autres passages sont visités pour leur fine approche de l'inconscient.

Et le roman ? Ces philosophes ne le regardent guère, une fois isolés les passages spéculatifs ; ils le prennent rarement en considération.

C'est ici qu'apparaît l'originalité de l'hypothèse formulée, tout à rebours, par Vincent Descombes, dans son ouvrage *Proust – philosophie du roman*, paru aux Éditions de Minuit en 1987. Le titre revêt un sens plein, l'idée étant qu'un roman peut être philosophiquement instructif en tant que roman ; en tant que roman, c'est-à-dire sans être la translation d'une doctrine « mise en roman ». Et Vincent Descombes invite son lecteur à méditer le cas, dans la *Recherche du temps perdu*, du peintre Elstir, dont il est dit, dans *Le Côté de Guermantes*, que dans ses

toiles, il est « plus hardi qu'Elstir théoricien » (Proust, 1987-1989 : II, 714). D'où l'on pourrait induire que donc, Proust romancier serait plus inventif en philosophie que son narrateur théoricien : « la philosophie à laquelle il est fait allusion *dans* le roman n'est pas la philosophie du roman une fois écrit » (Descombes, 1987 : 47).

Car la philosophie se distingue, dans le roman, en tant que telle par sa présence piteuse : le professeur Brichot, le « philosophe norvégien ». Si philosophique soit-elle, la *Recherche* s'avère un roman dans lequel la philosophie, quand elle se présente officiellement, au choix bavarde ou balbutie. Parce que, argumente Descombes, le roman est la communication indirecte d'une pensée qu'il ne serait pas possible de communiquer directement. Bref, le roman ne *traduit* pas la philosophie, la philosophie *passé par* le roman. Et donc le roman philosophique ajoute, étant roman, à la philosophie. Se voit défendue ici l'idée (discutable, on le verra) que le narrateur proustien est un médiocre philosophe idéaliste de la fin du XIX^e siècle.

Thierry Marchaisse, à un point de vue différent, soulève une autre question, dans *Comment Marcel devient écrivain* (Marchaisse, 2009). Il note que la *Recherche* renferme une contradiction, combinant en effet un ouvrage dogmatique (c'est-à-dire reposant sur des vérités *trouvées*) et une recherche par définition zététique (c'est-à-dire tendue vers des vérités *à trouver*). Lancer une recherche à caractère dogmatique, n'est-ce pas chez Proust instaurer une contradiction dans les termes ?

On peut d'ores et déjà apporter ici deux réponses à cette objection. Celle-ci en effet ne prend pas en compte le jeu des voix narratives, à la faveur desquelles le *héros* peut très bien être mis en scène cherchant ce que le *narrateur* a trouvé. Par ailleurs, le dogmatisme n'est pas exactement ou seulement la détention de vérités trouvées, mais plus précisément la croyance à la possibilité pour l'esprit d'accéder à des vérités – ce qui ménage l'espace d'un itinéraire.

Quoi qu'il en soit, se demander si Proust est philosophe, œuvre en philosophe, c'est soulever le problème de la nature de la *Recherche du temps perdu*. L'écrivain s'est lui-même posé la question, comme en atteste, dans ses brouillons, le carnet 1 dit aussi « carnet de 1908 » : « faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier ? » (Proust, 2002 : 49-50). Comment qualifier dès lors la *Recherche* : un roman qui ne néglige pas l'étude philosophique ? ou commandé par l'étude philosophique, mettant en œuvre l'étude philosophique ? Toute une gamme de nuances s'avère ici possible. Même quand il ne nomme pas la philosophie, l'écrivain, on le constate, émet des doutes sur le *genre* de son œuvre, comme en témoignent abondamment ses lettres : « un long ouvrage, sorte de roman » (Proust, 1970-1993 : IX, 221, lettre de 1909) ; « un important ouvrage (disons roman, car c'est une espèce de roman) » (Proust, 1970-1993 : XII, 79, lettre de 1913) ; « je ne sais si je vous ai dit que ce livre était un roman.

Du moins, c'est encore du roman que cela s'écarte le moins » (Proust, 1970-1993 : XII, 91-92, lettre de 1913). Le roman incarnerait ainsi la philosophie qui prendrait une voix, et se détacherait dès lors de la pure doctrine pour donner corps à des situations et des personnages.

Mais non seulement. Considérons en effet cette déclaration de 1912 sur la difficulté à trouver pour cette œuvre un éditeur, c'est-à-dire « de faire accepter des lecteurs un livre qui à vrai dire ne ressemble pas du tout au roman classique » (Proust, 1970-1993 : XI, 252). Considérons en outre cette assertion d'ordre général en 1913 : « J'ai toujours été émerveillé chaque fois que j'ai vu un écrivain arracher un "genre" littéraire à la technique immémoriale et mensongère où il se momifiait » (Proust, 1970-1993 : XII, 195). Voilà qui tend à prouver que, quand Proust invoque *une sorte de roman*, il ne désigne pas nécessairement, exclusivement, un roman qui eût pu être un traité de philosophie, et qui regarde encore du côté de la philosophie ; mais bien plutôt un roman qui dépoussière et rénove de l'intérieur les lois du genre – selon une attitude propre aux romanciers, pour qui tout roman est un Nouveau roman.

Reste que Proust se montre parfois méprisant à l'encontre de sa tâche de romancier, par exemple quand on le voit déclarer à Bernard Faÿ, en novembre 1921 : « L'essentiel, ce ne sont pas les scènes, bien qu'elles servent à distraire le lecteur et à lui fournir des symboles, mais la logique interne qui crée une cohésion chez ces personnages » (Faÿ, 1966 : 99) dont il vient de parler. Son œuvre se concevrait ici comme une pensée mise en symboles, ce qui laisse planer une ambiguïté sur la valeur propre de ce moyen. De fait, le vocabulaire de la *Recherche* se signale par une dévalorisation du symbole (Fraise, 1990 : 424-450), et plus encore de l'allégorie (dévaluée conjointement par Hegel et Schopenhauer) (Fraise, 2012 : 421-430).

Or, tout n'est pas dit encore. Car à l'inverse, lorsque le prix Goncourt est décerné à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en 1919, on voit Proust accorder de l'importance à cette attribution pour la raison qu'il s'agit d'un jury de romanciers, et devant primer un roman – en sorte que l'écrivain reçoit *de l'extérieur* la preuve que son œuvre est donc un roman.

Remarquons à ce stade qu'une donnée essentielle, jusqu'ici a été laissée de côté, à savoir la possibilité que la position de Proust ait changé en cours de rédaction. Soit, première possibilité, qu'il ait commencé en philosophe, dissimulant ses dogmes dans les fondations de l'œuvre en 1908-1909, pour finir en pur romancier, l'épisode d'Albertine écartelant l'œuvre par le milieu, à partir de 1915 surtout, une œuvre se développant dès lors en *x* volumes jusqu'à la mort de l'auteur. Soit, seconde hypothèse envisageable, que sa philosophie *a priori* se soit modifiée au fur et à mesure qu'elle s'incarnait en roman, c'est-à-dire qu'elle se trouvait mise en contact avec des *images* d'elle-même. Ne constate-t-on pas, lorsque se sont construites les cathédrales médiévales, que les scènes sculptées

sur pierre ou peintes sur vitraux ont reflué sur la représentation (mais non le contenu) des dogmes, sur la théologie qui commandait la construction ?

À ce point intervient la thèse vigoureuse défendue par Anne Henry, dans *Marcel Proust – théories pour une esthétique* (Henry, 1981), qui postule que la *Recherche* repose tout entière sur la mise en roman littérale de deux philosophes, Schelling et Schopenhauer, communiquant définitivement à l'écrivain une configuration de pensée encore absente de *Les Plaisirs et les jours* (publié en 1896, mais composé au fil des années précédentes), *Jean Santeuil* (confectionné de 1895 à 1899) mettant au contraire en œuvre et en scène la révélation schellingienne.

Sous cet angle, le cycle romanesque orchestrerait une odyssée de l'esprit, obéissant à la philosophie de la nature et de l'identité selon Schelling, sur fond de Schopenhauer (Schopenhauer dont la métaphysique de l'amour et la métaphysique de la musique se croisent dans « Un amour de Swann »). L'idée générale se fait alors jour que Proust n'est pas celui qu'on croit : un être goûtant à des madeleines et respirant des parfums, à la recherche mélancolique d'un passé perdu – car ici l'écrivain trompe son monde : il est en train de transposer, méthodiquement et littéralement, une philosophie apprise. C'est l'occasion de découvrir au passage que le jeune Proust avait préparé une licence de philosophie à la Sorbonne, de 1893 à 1895, complétée par les cours suivis à l'École libre des Sciences politiques. Ainsi, le sociologue Gabriel Tarde (1843-1904), théoricien de l'imitation et de la contre-imitation, ce dont Proust se souvient beaucoup dans la constitution du « petit noyau » des Verdurin et de la coterie des Guermantes, est une acquisition de cette période des études.

Ici, il apparaîtrait que le roman fournit des personnages et des situations à une pensée qui lui est préalable, au demeurant tout à fait repérable. Or, cette position tranchée appelle au moins trois objections.

Il semble d'abord difficile voire impossible de prétendre jusqu'au bout que Proust penseur soit influencé par deux philosophes – à l'exclusion de tous les autres, puisque selon Anne Henry par exemple, son « platonisme » est un placage, et son « bergsonisme » un habillage. En deuxième lieu, il faut supposer que le romancier transpose littéralement, c'est-à-dire que le roman n'ajoute rien aux théories récitées (point de vue en tout opposé à celui, on l'a vu, de Vincent Descombes). Enfin il faut encore supposer que Proust ne variera pas, demeurera schellingien jusqu'au bout. Ainsi, Anne Henry considère que si l'évocation du septuor de Vinteuil donne lieu à une somptueuse mise en scène dans *La Prisonnière* (Proust, 1987-1989 : III, 753-770), c'est en vertu du petit espace de liberté que s'accorde le romancier, qui a fini de mettre en scène, c'est-à-dire finalement de réciter, la métaphysique de la musique selon Schopenhauer.

Il faudrait *a contrario* ici invoquer ce témoignage oublié d'une contemporaine, la poétesse Anna de Noailles, qui rapporte, quelques années après la dispa-

rition de l'écrivain : « Je me souviens qu'il opposa une indifférence presque discourtoise au récit que je lui fis, plus tard, de telles pages de Schopenhauer qu'il avait pourtant vénéré » (Noailles, 1931 : 23). Faire commencer la pensée philosophique de Proust à une découverte de Schelling au moment de préparer la licence, oblige à ignorer l'influence exceptionnelle de son professeur en classe de philosophie au lycée Condorcet, Alphonse Darlu (1849-1921). Écoutons cependant le témoignage de son frère Robert, recueilli dans le numéro d'hommage publié par *La NRF* en janvier 1923 : « Il me précéda d'un an dans la classe de Philosophie du lycée Condorcet de notre cher maître Darlu qui eut certainement sur lui une influence considérable. Dans les cours consacrés à la critique de la réalité du monde extérieur et à sa subordination à notre pensée créatrice, Darlu avait une forme personnelle et intuitive, une manière d'exposé presque poétique qui plaisaient infiniment à Marcel ; il m'en parlait souvent » (Proust Robert, 1923 : 25). On rencontre il est vrai, à titre de correctif, cette confidence consignée dans le carnet 1 : « Aucun homme n'a jamais eu d'influence sur moi (que Darlu et je l'ai reconnue mauvaise) » (Proust, 2002 : 100).

On pourrait à ce stade se demander si donc la composition du roman, d'un roman, ne pourrait se concevoir comme un dépassement de l'enseignement philosophique autrefois reçu, ou même une revanche. Pensons aux controverses discrètes qu'entretient le romancier avec Bergson (cousin par alliance de sa mère, et son aîné de douze ans). La veille de la parution de *Du côté de chez Swann*, le 13 novembre 1913, l'écrivain, présentant à Élie-Joseph Bois, qui l'interroge pour le quotidien *Le Temps*, le substrat philosophique qui sous-tend son œuvre, déclare : « mon livre serait peut-être comme un essai d'une suite de "Romans de l'Inconscient" : je n'aurais aucune honte à dire de "Romans bergsoniens", si je le croyais, car à toute époque il arrive que la littérature a tâché de se rattacher – après coup, naturellement – à la philosophie régnante. Mais ce ne serait pas exact, car mon œuvre est dominée par la distinction de la mémoire involontaire et de la mémoire volontaire, distinction qui non seulement ne figure pas dans la philosophie de M. Bergson, mais est même contredite par elle » (Proust, 1971 : 558). Et dans *Sodome et Gomorrhe II*, qui paraît en mai 1922, intervient une respectueuse controverse avec Bergson, à propos de l'oubli notamment (Proust, 1987-1989 : III, 373-374). La préparation au brouillon est d'ailleurs plus explicite : « Arranger tout ce que je dis du rêve (et où je contredis Bergson) plutôt dans la trame du roman (retour de chez Mme Verdurin à Balbec, par exemple) » (Proust, *Cahier 59, f.17r^o*). La note de régie révèle incidemment la technique adoptée par Proust, consistant à insérer les enjeux philosophiques autant que possible *dans la trame du roman*.

Quoi qu'il en soit, une question a bel et bien été laissée en suspens, après les travaux d'Anne Henry, soit depuis les années quatre-vingts : la *Recherche du*

temps perdu serait-elle une mystification de potache – la somptueuse mise en scène romanesque des doctrines philosophiques de l'époque ?

Il existe de fait, identifiées par Anne Henry, certaines conjonctions troublantes. Relisons une phrase de l'ouverture de *Du côté de chez Swann* : « Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes » (Proust, 1987-1989 : I, 5) ; et une phrase de Jules Lachelier (1832-1918), le théoricien de l'induction, dans un article de mai 1885 : « Un homme qui dort n'a pas de moi, ou n'a qu'un *moi* imaginaire qui s'évanouit à son réveil » (Lachelier, 1896 : 115-116). On connaît par ailleurs cette maxime du *Temps retrouvé* : « autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition » (Proust, 1987-1989 : IV, 474 ; or, Proust à la Sorbonne a été l'étudiant de Gabriel Séailles (1852-1922), qui écrit, dans son *Essai sur le génie dans l'art* : « il y a autant de degrés dans la vie, autant de points de vue sur le monde qu'il y a d'individus » (Séailles, 1883 : 59), « il y a autant de mondes qu'il y a d'esprits » (Séailles, 1883 : 57), « il y a autant d'épreuves du monde qu'il y a d'esprits qui le reproduisent en le pensant » (Séailles, 1883 : 284). Que le magistral romancier de la *Recherche* reste à l'occasion proche du magistère qu'il a lui-même reçu ne saurait donc être exclu ; les faits sont là.

Bref, nous voici renvoyés à la question d'origine, la seule qui se pose vraiment : quels rapports l'écrivain entretient-il avec la philosophie ?

Il détient en ce domaine une compétence très supérieure, par sa précision et son étendue, à la teinture de philosophie que l'on rencontre plus couramment chez les écrivains. C'est-à-dire qu'il restera, dans sa maturité, un professionnel de la philosophie. Mais pour le découvrir, il nous faut attendre telle circonstance dans son parcours, qui révèle comme fortuitement qu'il eût pu discuter voire enseigner toutes sortes de systèmes philosophiques. Un seul exemple suffirait à en convaincre, une lettre qu'en 1904, Proust envoie à Fernand Gregh, son condisciple du lycée Condorcet, devenu poète, mais ayant passé entre-temps (cela a son importance ici) une agrégation de philosophie. Gregh vient de publier un recueil, *Les Clartés humaines*, et son ami de lycée l'en félicite d'une façon inattendue :

Te rappelles-tu ce qu'on nous disait de la *Métaphysique* d'Aristote ? Avant lui l'erreur des matérialistes croyant par l'analyse trouver la réalité dans la matière, l'erreur des platoniciens la cherchant en dehors de la matière dans des abstractions ; Aristote comprenant qu'elle ne peut être dans une abstraction, qu'elle n'est pas pourtant la matière elle-même mais ce qui, en chaque chose individuelle, est en quelque sorte derrière la matière, le sens de sa forme et la loi de son développement. Ainsi pourrait-on dire de ta poésie ni matérialistement descriptive ni abstraitement raisonneuse, mais qui en tout dégage, de la forme même, l'esprit individuel et transcendant qu'il y a en chaque chose, en chaque chose de la nature et de l'homme (Proust, 1970-1993 : IV, 140).

Voilà donc un romancier qui, habituellement, ne montre pas tout ce qu'il sait ; mais qui conserve une connaissance précise de ce qu'on lui a enseigné, s'agissant en fait de tout le patrimoine constituant une culture philosophique.

D'où résulte le problème de constater que les passages où, au cours de la *Recherche*, il est officiellement question de philosophes, soient purement décoratifs. C'est ainsi qu'à Combray, au portail de l'abbaye champêtre de Saint-André-des-Champs, « le sculpteur avait aussi narré certaines anecdotes relatives à Aristote et à Virgile » (Proust, 1987-1989 : I, 149) ; ce faisant le romancier s'inspire de l'ouvrage d'Émile Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France* (Mâle, 1898), reproduisant une photographie où Aristote marche à quatre pattes en portant sur son dos la courtisane Campaspe. L'écrivain avait expliqué par avance l'allusion dans une chronique mondaine de 1904 sur « Le salon de la princesse Potocka », rapportant de la maîtresse de maison : « Le récit des farces qu'elle faisait, dit-on, au célèbre Caro me fait invinciblement penser à cette histoire de Campaspe faisant marcher Aristote à quatre pattes, une des seules histoires de l'Antiquité que le Moyen Âge ait figurées dans ses cathédrales afin de montrer l'impuissance de la philosophie païenne à préserver l'homme des passions » (Proust, 1971 : 493). C'est à Elme Caro (1826-1887) qu'a succédé Paul Janet, à la tête de la Faculté de philosophie quand Proust y poursuit ses études à la Sorbonne. Ces réflexions nourriront l'évocation de Bichot dans le monde, chez les Verdurin¹.

Un autre exemple serait un passage cette fois de *La Fugitive* analysant les effets de la jalousie sur la perception du monde extérieur : « Certains philosophes disent que le monde extérieur n'existe pas et que c'est en nous-mêmes que nous développons notre vie. Quoi qu'il en soit, l'amour, même en ses plus humbles commencements, est un exemple frappant du peu qu'est la réalité en nous » (Proust, 1987-1989 : IV, 146). Voilà un cas précisément avancé par Vincent Descombes (Descombes, 1987 : 37), pour montrer que le narrateur de la *Recherche* serait un faux philosophe, détournant la philosophie, quand il l'invoque, de ses enjeux proprement philosophiques. Or, répondrons-nous ici, il se développera, au milieu du XX^e siècle, une philosophie de l'existence (qui n'est pas l'existentialisme), montrant qu'on peut philosopher sur le fait d'être amoureux, sur le fait de s'ennuyer (ce courant est représenté par Vladimir Jankélévitch), ce qu'amorce précisément Proust tout au long de la *Recherche*.

Quoi qu'il en soit, une telle réflexion du narrateur entretient un rapport difficile à établir avec cette philosophie *idéaliste*, mise en valeur à la fin du XIX^e siècle sous l'effet de Kant, Schelling disciple de Fichte, Schopenhauer,

¹ C'est pourquoi j'ai intitulé « Aristote à quatre pattes » le chap. IV de mon ouvrage *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* (Fraisse, 2013), consacré à la présence officielle de la philosophie dans la *Recherche du temps perdu*.

à laquelle le narrateur cette fois du *Temps retrouvé* accorde sa pleine et entière adhésion, quand il affirme que « seule la perception grossière et erronée place tout dans l'objet, quand tout est dans l'esprit » (Proust, 1987-1989 : IV, 491). L'attitude est en elle-même philosophique : dénonçant une *erreur* (comme Proust dans sa lettre rappelle *l'erreur des matérialistes, l'erreur des platoniciens*), sur le modèle des controverses abstraites. Et de fait, le narrateur ne tranchera pas la question de savoir s'il se rattache ou non en fin de compte à cette école ; tout comme il laissera peser la même ambiguïté définitive sur la question de son nom, au moment des réveils d'Albertine dans *La Prisonnière* : « Elle retrouvait la parole, elle disait : "Mon" ou "Mon chéri", suivis l'un ou l'autre de mon nom de baptême, ce qui, en donnant au narrateur le même prénom qu'à l'auteur de ce livre, eût fait : « "Mon Marcel", "Mon chéri Marcel" » (Proust, 1987-1989 : III, 583). Le narrateur est-il ou non Marcel Proust, est-il ou non philosophe idéaliste : on nous dit qu'on ne nous le dira pas, dans des phrases qui, avec un grand art, suppriment ce qu'elles avancent au moment même où elles l'avancent² – comme si se laisser rattacher à un courant philosophique engageait tout autant (tout aussi malheureusement) que de se laisser donner un nom.

Une telle prudence, s'agissant de la doctrine idéaliste, semble commandée par l'idée qu'un narrateur de roman n'est qu'un philosophe amateur. On pourrait ainsi paraphraser l'attitude qui est suggérée : *je laisse aux philosophes patentés le soin de statuer sur la question de savoir si... ; quoi qu'il en soit et dans la situation romanesque qui nous occupe, le fait est que...* Mais Proust et son narrateur transportent ce faisant un débat littéraire dans le champ des interrogations philosophiques, car l'opposition que dresse la philosophie entre idéalisme et réalisme, nous la retrouvons, dans les courants littéraires de la fin du XIX^e siècle, mais entre naturalisme et symbolisme, les deux chapelles concurrentes qui se partagent la génération des années 1890. Songeons aux réflexions sur la lecture de romans, et sur le personnage de roman, que développe le narrateur dès le premier chapitre « Combray » (Proust, 1987-1989 : I, 84), où la question : En quoi peut consister un personnage de roman ? est remplacée par la question : Que percevons-nous réellement des êtres qui ne sont pas nous. La question sera reprise en ces termes par les Nouveaux romanciers des années 1960, mais elle est présentée chez Proust comme une question, certes au bout du compte de technique littéraire, mais inféodée à une interrogation philosophique, où l'on voit le romancier et son narrateur adhérer à l'idée avancée par Fichte, qu'il faut commencer par distinguer ce qui relève du moi de ce qui relève du non-moi – par quoi le personnage de roman est lui aussi, dirait le narrateur du *Temps retrouvé*, « une question non de technique mais de vision » (Proust, 1987-1989 :

² Voir à ce sujet le très intéressant ouvrage de Jean Roudaut, *En quête d'un nom. Écho à quelques citations de « À la recherche du temps perdu »* (Roudaut, 2012).

IV, 474), en ce qu'il met d'abord en œuvre et en images en somme une philosophie du non-moi.

On aperçoit ainsi le perpétuel jeu de cache-cache entre le romancier et le philosophe, où Proust, en véritable « transformiste », change perpétuellement de costume, pour ne jamais se laisser « coincer » par le lecteur de la *Recherche*.

Si l'on peut s'autoriser un troisième et dernier exemple de ce jeu, ce serait la tirade de Brichot dans *La Prisonnière*, administrée au héros au moment où les Verdurin lui ont demandé d'éloigner le baron de Charlus pour pouvoir ruiner sa réputation auprès du violoniste Morel :

Le Devoir moral, me dit-il, est moins clairement impératif que ne l'enseignent nos Éthiques. Que les cafés théosophiques et les brasseries kantienne en prennent leur parti, nous ignorons déplorablement la nature du Bien. Moi-même qui, sans nulle vantardise, ai commenté pour mes élèves, en toute innocence, la philosophie du prénommé Emmanuel Kant, je ne vois aucune indication précise pour le cas de casuistique mondaine devant lequel je suis placé, dans cette *Critique de la Raison pratique* où le grand défroqué du protestantisme platonisa, à la mode de Germanie, pour une Allemagne préhistoriquement sentimentale et aulique, à toutes fins utiles d'un mysticisme poméranien. C'est encore *Le Banquet*, mais donné cette fois à Kœnigsberg, à la façon de là-bas, indigeste et assaini, avec choucroute et sans gigolos (Proust, 1987-1989 : III, 786).

Voilà une charge, qui joue sur la surcharge ; le romancier veut visiblement que son lecteur s'écrie : N'en jetez plus ! Il faut de fait beaucoup de notes explicatives pour déplier toutes les rapides allusions qui s'accumulent ici en avalanche³. Ce faisant, Proust profite d'un contexte de civilisation, qui est la querelle entre philosophie française et philosophie allemande durant tout le XIX^e siècle : Kant platonise, comprenons-le au sens où sa morale ne serait donc qu'une reprise, sans originalité et même affaiblie, de la doctrine platonicienne. Mais se glisse dans l'argumentation de Brichot un anachronisme culturel qui passe volontiers inaperçu : le professeur de Sorbonne, qui parle ici *avant* le premier conflit mondial, déverse dans sa tirade le flot d'invectives contre les « Boches » qui se développeront dans la presse nationaliste française pendant la Grande Guerre (on aperçoit au coin d'une phrase une allusion au Conseil aulique, ridiculisé par Joseph Reinach dans ses chroniques militaires du *Figaro*⁴). L'auteur de *La Prisonnière* et le lecteur du volume en 1923 ont déjà vécu cette expérience, que reflète ici Brichot qui n'est pas censé l'avoir encore traversée.

Là aussi, la philosophie intervient dans une séquence où la parole s'annule au fur et à mesure qu'elle avance et paraît triompher. Brichot parle de la philosophie

³ Voir Marcel Proust, *Œuvres complètes*, éd. Luc Fraisse, t. V, *La Prisonnière* (Proust, 2013 : V, 850-852, notes 804 à 810).

⁴ Elles ont été recueillies en une collection de volumes : voir Joseph Reinach, *Les Commentaires de Polybe* (Reinach, 1915-1919).

de Kant en déplaçant délibérément le point de vue, comme si le fait de se prénommer Emmanuel était plus important ici que de se nommer Kant, et comme s'il s'agissait d'une soirée passée dans une brasserie, présentant la *Critique de la raison pratique* (qu'il a commentée devant ses élèves, en toute innocence) comme s'il s'agissait d'un roman licencieux. Bref, Brichot fait servir de la choucroute au banquet de Platon, et substitue Mme de Merteuil à l'impératif catégorique.

C'est que l'apparition de Kant prend place dans une scène à l'enjeu romanesque fort : il s'agit pour Brichot de faire écran, par toutes ces références empilées, à la culpabilité, car l'érudit est ce disant en train de contribuer à la mise à mort sociale du baron de Charlus, qu'il entraîne à l'écart du complot se tramant contre lui.

Reste pour nous cependant à dire l'essentiel : la disparition, absorbée par les enjeux romanesques, de la philosophie de Kant, évacuée au moment même où elle est nommée, alors que la philosophie kantienne est l'un des principaux modèles théoriques sur lequel s'appuie, de bout en bout, la pensée de Proust dans la *Recherche*.

On approche à présent de la difficulté d'envisager les relations de Proust romancier à la philosophie ; la difficulté, mais aussi l'intérêt et la richesse de la question.

La première précaution à adopter serait de ne pas hâter sa réponse, et de ne pas s'en tenir trop tôt à un point de vue. Ce fut sans doute l'erreur d'Anne Henry, de conclure très tôt à l'idée d'une conversion, exclusivement et définitivement, schellingienne de Proust. Ce fut aussi l'erreur de Vincent Descombes, de prêter au narrateur de la *Recherche* une médiocrité philosophique, avant d'avoir réellement comparé ses idées avec l'état de la philosophie contemporaine. Encore faut-il lire par exemple le plus grand nombre d'ouvrages traitant de la mémoire à cette époque : on découvre que la mémoire involontaire de Proust, loin de traîner dans tous les traités à portée de sa main, se démarque des discussions contemporaines, lesquelles s'empêtraient dans des nœuds et des impasses, que Proust transcende souverainement.

Le mode d'approche que nous avons pour notre part adopté, dans *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, a été l'enquête historique la plus exhaustive possible, consistant en effet pour commencer à essayer de faire le tour de ce que Proust a lu ou entendu, en matière de philosophie, en allant jusqu'à préciser (on le peut presque toujours en cherchant minutieusement) si telle connaissance est chez lui prouvée, très plausible, simplement possible, improbable voire impossible. Il faut en deuxième lieu lire les philosophes que Proust a lus, et dans les éditions qui existaient en ce temps (car les entours, préfaces et notes, comptent dans ce cas, puisqu'ils accompagnent un texte souvent difficile en lui-même⁵), et pour

⁵ Ainsi, le *Discours de la méthode* de Descartes étant au programme du baccalauréat, les élèves disposaient de plusieurs éditions richement annotées et commentées : *Discours de la*

les philosophes étrangers dans les traductions de ce temps (car pour un écrivain, il va de soi que les mots choisis pour exprimer une pensée comptent tout autant que cette pensée même). Il est loisible de reconstituer les programmes de philosophie qui ont été ceux que Proust a dû assimiler, pour passer le baccalauréat en 1889 et la licence en 1895. On peut parvenir à s'informer sur les professeurs de Proust, sur leurs cours et sur leurs écrits : non seulement Alphonse Darlu (dont j'ai retrouvé deux versions prises en note des cours) et les manuels scolaires d'Élie Rabier (Rabier, 1884 et 1886) inscrits au programme des lycées, mais pour les programmes de licence, la revue des cours et conférences dactylographiant les cours dispensés pour ceux qui ne pouvaient y assister, le manuel conçu par deux professeurs de Proust à l'intention de leurs étudiants (Janet & Séailles, 1887, rééd. 1894), les ouvrages enfin dans lesquels ces divers professeurs rassemblaient fréquemment les cours qu'ils avaient dispensés⁶.

On découvrirait par exemple que Victor Brochard ne donne pas seulement son nom au professeur Brichot de la *Recherche* : sa thèse *De l'erreur* (Brochard, 1879) nourrit la conception du *temps perdu* chez Proust, tout comme sa philosophie de la croyance (Brochard, 1884) éclaire l'*âge des croyances* qui constitue la première époque dogmatique de la *Recherche*. Leibniz et Kant laissant une trace plus marquée dans ce cycle romanesque qui convoque, on vient de le voir, beaucoup de philosophes pour les congédier, Émile Boutroux, occupant à la Sorbonne la chaire de philosophie moderne, constitue ici une plaque tournante, auteur d'une édition richement commentée de *La Monadologie* de Leibniz inscrite au programme du baccalauréat⁷, et consacrant son cours, la seconde année où le jeune Proust prépare la licence, à la philosophie de Kant (Boutroux, 1960). S'agissant précisément de Kant, si fortement défiguré par Brichot, il faut adopter un perspectivisme qui a lieu d'étonner : car de fait, alors que Kant est partout présent dans les enseignements délivrés à Proust, rien pour l'instant

méthode, édition pour les élèves du baccalauréat, préparée par Élie Rabier (Descartes, 1877) ; *Discours de la méthode et Première méditation*. Nouvelle édition avec une notice biographique, une analyse, des notes historiques et philosophiques, des éclaircissements sur la méthode et les principaux points de la philosophie cartésienne, des extraits des autres ouvrages, par Victor Brochard (Descartes, 1881) ; *Discours de la méthode*. Nouvelle édition publiée avec une introduction et des notes par Thomas Victor Charpentier (Descartes, 1888).

⁶ Paul Janet, *Principes de métaphysique et de psychologie. Leçons professées à la Faculté des Lettres de Paris* (Janet, 1897) ; Victor Brochard, *Études de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, recueillies et précédées d'une introduction par Victor Delbos (Brochard, 1912) ; Émile Boutroux, *La Philosophie de Kant. Cours professé à la Sorbonne en 1896-1897* [1894-1896 en fait] (Boutroux, 1960).

⁷ Gottfried Wilhelm Leibniz, *La Monadologie*, avec une introduction d'Émile Boutroux (Leibniz, 1881) ; s'y adjoignent, également inscrits au programme du baccalauréat passé par Proust, les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, préface et livre premier, publiés, avec introduction et notes par Émile Boutroux (Leibniz, 1886).

n'indique qu'il ait lu directement l'une des trois *Critiques* : sa connaissance solide du philosophe semble bien être entièrement de seconde main, ce qui fut suffisant.

En reconstituant en temps réel la véritable culture philosophique de Proust, il appert qu'on ne peut le placer sous aucune tutelle – et même pas celles de Schelling et de Schopenhauer. Paul Janet, le doyen de la Faculté de philosophie à la Sorbonne, tenait le philosophe du *Système de l'idéalisme transcendantal* pour un illuminé ; on a vu par ailleurs Anna de Noailles livrer un témoignage direct indiquant toute la distance que le Proust de la maturité avait prise vis-à-vis du *Monde comme volonté et comme représentation*, qu'il semble avoir lu en entier, et qui présente l'originalité de mêler à la métaphysique un riche traité d'esthétique (alors qu'on n'enseigne pas l'esthétique, dans les cours de philosophie de cette époque). On observe, rendu par là éminemment complexe, un très long cheminement aux côtés de Bergson, fait de rencontres et de divergences. Bergson pour finir exprimera, à côté de réserves sur la personne de Proust, une admiration sans mélange pour son œuvre.

Deux influences privilégiées, au sein de ce concert déconcertant oserait-on dire, reparaissent à toutes sortes de niveaux, et sans jamais être démenties par la doctrine de Proust : celles donc de Leibniz et de Kant. Ce faisant, le narrateur de Proust n'est pas, on l'a dit, un médiocre philosophe : sa théorie de la mémoire involontaire se révèle très supérieure aux doctrines contemporaines (l'associationnisme en particulier établissait des distinctions dont l'école ne parvenait pas à sortir), traçant des voies là où le raisonnement aboutissait en son temps à des impasses. Le rôle définitif (quoique en constante évolution) de la formation scolaire est évident : à la lecture des cours de Darlu pris en note par ses élèves, quelque six cents rapprochements avec le texte de la *Recherche* me sont apparus. On peut dire que les cours de Darlu ont constitué, mais sans influence contraignante, le berceau de la pensée de Proust – singulièrement la notion d'*intermittence*, si importante chez lui, puisqu'à l'origine, *À la recherche du temps perdu* devait s'intituler *Les Intermittences du cœur*, titre abandonné que l'on reconnaît dans le filigrane de tout le texte du cycle romanesque. Et il ne faut jamais perdre de vue que la pensée de Proust reste en résonance, une lettre de 1904 nous l'a montré de façon exemplaire, avec toute la philosophie occidentale, mais par petites facettes, son éclectisme n'étant pas celui, militant et peu créatif, de Victor Cousin.

Ce qui déroutera le plus le lecteur, c'est que la pensée de Proust se déplace constamment, si bien que son narrateur est déjà passé ailleurs chaque fois qu'on commencerait à voir se former sous sa plume les traits d'un philosophe précis. Le filigrane de sa prose accueille ainsi des *moments*, des *reflets*, tour à tour platoniciens, kantien, bergsoniens etc., qui ne tirent pas à conséquence générale, et se volatilisent par le fait même de commencer à être identifiés. Une seule fois,

faut-il souligner, Proust accueille, durablement et semble-t-il définitivement, un aspect de la philosophie qui lui a été enseignée : la philosophie de l'induction, développée, on l'a vu, par Jules Lachelier. Mais de cette influence résulte la seule conséquence à laquelle on ne pouvait penser *a priori* : en un bond prodigieux, l'invention du héros et narrateur anonyme de la *Recherche*, qui incarne, par son anonymat même, la démarche inductive, si bien que le cycle romanesque pourrait avec exactitude être qualifié de *roman inductif*.

Au moment donc de nous demander si Marcel Proust fut un philosophe, et plus encore au moment d'apparenter sa pensée à une doctrine empruntée, il faut se souvenir que l'invention littéraire est et sera, toujours et totalement, imprévisible.

BIBLIOGRAPHIE

- BOUTROUX, ÉMILE (1960). *La Philosophie de Kant. Cours professé à la Sorbonne en 1896-1897* [1894-1896 en fait]. Paris : Vrin.
- BROCHARD, VICTOR (1879). *De l'erreur*. Paris : Berger-Levrault.
- (1884). De la croyance. *Revue philosophique*, n° 7, juillet, 1-23.
- (1912). *Études de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, recueillies et précédées d'une introduction par Victor Delbos. Paris : Félix Alcan.
- DESCARTES (1877). *Discours de la méthode*, éd. pour les élèves du baccalauréat, préparée par Élie Rabier. Paris : Charles Delagrave.
- (1881). *Discours de la méthode et Première méditation*. Nouvelle édition avec une notice biographique, une analyse, des notes historiques et philosophiques, des éclaircissements sur la méthode et les principaux points de la philosophie cartésienne, des extraits des autres ouvrages, par Victor Brochard. Paris : Germer Baillière et C^{ie}, coll. « Bibliothèque classique d'ouvrages philosophiques ».
- (1888). *Discours de la méthode*. Nouvelle édition publiée avec une introduction et des notes par Thomas Victor Charpentier. Paris : Hachette.
- DESCOMBES, VINCENT (1987). *Proust – philosophie du roman*. Paris : Éditions de Minuit.
- FAÏ, BERNARD (1966). *Les Précieux*. Paris : Librairie Académique Perrin.
- FRAISSE, LUC (1990). *L'Œuvre cathédrale – Proust et l'architecture médiévale*. Paris : Corti. Rééd. (2014). Paris : Classiques Garnier.
- (2012). Les vices et les vertus de Padoue : Proust et le problème de l'allégorie. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2, 421-430.
- (2013). *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*. Paris : PUPS, « Lettres françaises ».
- HENRY, ANNE (1981). *Marcel Proust – théorie pour une esthétique*. Paris : Klincksieck.
- JANET, PAUL (1897). *Principes de métaphysique et de psychologie. Leçons professées à la Faculté des Lettres de Paris*, 2 vol. Paris : Charles Delagrave.
- JANET, PAUL & SEAILLES, GABRIEL (1887, rééd. 1894). *Histoire de la philosophie. Les problèmes et les écoles*. Paris : Charles Delagrave.
- LACHELIER, JULES (1896). *Du fondement de l'induction suivi de Psychologie et métaphysique*. Paris : Félix Alcan.
- LEIBNIZ, GOTTFRIED WILHELM (1881). *La Monadologie*, avec une introduction d'Émile Boutroux. Paris : Charles Delagrave.
- (1886). *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, préface et livre premier, publiés, avec introduction et notes par Émile Boutroux. Paris : Charles Delagrave.
- MALE, ÉMILE (1898). *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*. Paris : Ernest Leroux.
- MARCHAISSE, THIERRY (2009). *Comment Marcel devient écrivain*. Paris, Éditions Epel.
- NOAILLES, ANNA DE (1931). Un souvenir de Marcel Proust. In *Correspondance générale de Marcel Proust, Lettres à la comtesse de Noailles (1901-1919)*. Paris : Plon.
- PROUST, MARCEL (2013). *Œuvres complètes*, éd. Luc Fraisse. Paris : Classiques Garnier, « Bibliothèque de littérature du XX^e siècle ».
- (1970-1993). *Correspondance*, éd. établie, annotée et présentée par Philip Kolb, 21 vol. Paris : Plon.
- (1971). *Essais et articles*, publiés avec *Contre Sainte Beuve* et *Pastiches et mélanges* par Pierre Clarac et Yves Sandre, Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- (1987-1989). *À la recherche du temps perdu*, édition réalisée sous la direction de Jean-Yves Tadié, 4 vol. Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- (2002). *Carnets*, édition établie, annoée et présentée par Florence Callu et Antoine Compagnon. Paris : Gallimard.

- PROUST, MARCEL. *Cahiers 1 à 75*, Bibliothèque nationale de France (NAF-16641-16702 et NAF 18313-18325).
- PROUST, ROBERT (1923, 1^{er} janvier). Marcel Proust intime. Hommage à Marcel Proust, *La NRF*, n° 112.
- RABIER, ÉLIE (1884 et 1886). *Leçons de philosophie*, t. I, *Psychologie*, t. II, *Logique*. Paris : Hachette.
- REINACH, JOSEPH (1915-1919). *Les Commentaires de Polybe*, 19 vol. Paris : Bibliothèque Charpentier-Eugène Fasquelle.
- ROUDAUT, JEAN (2012). *En quête d'un nom. Écho à quelques citations de « À la recherche du temps perdu »*. Chêne-Bourg : La Dogana.
- SEAILLES, GABRIEL (1883). *Essai sur le génie dans l'art*. Paris : Germer Baillière.

